

Un jour de rêve

Traduction d'Ariane Dudych

Mr. Herbert Moore, homme d'un certain renom dans le monde scientifique, veuf et sans enfants, ayant enfin reconnu que ses habitudes sédentaires le rendaient incapable de gérer ses affaires domestiques, avait invité son unique sœur à venir s'en occuper pour lui. Miss Adela Moore avait accepté volontiers, d'autant que la mort de sa mère l'avait récemment laissée sans tutelle. À vingt-cinq ans, elle était très active dans ce qu'elle et ses amis appelaient « la bonne société ». Elle était tout aussi à l'aise, ou presque, en compagnie des plus brillants éléments de trois grandes villes, et elle avait vécu la plupart des aventures que peut vivre une jeune fille au seuil de la vie. Coincée un temps dans des fiançailles hâtives, elle avait finalement réussi à s'en libérer. Elle avait passé un été en Europe puis était allée à Cuba avec une amie très chère qui avait succombé à la tuberculose dans leur hôtel de la Havane. Bien qu'elle ne fût pas belle à proprement parler, elle possédait un certain charme : grande et mince, avec un long cou et un profil noble, elle avait ce que les jeunes filles se plaisent à appeler de l'allure. Six ans de « bonne société » ne lui avaient pas fait perdre ses manières ; elle disposait, qui plus est, d'une belle petite fortune, et on la disait brillante sans

être désagréable, et charmante sans perdre de son esprit. Le lecteur reconnaîtra que tout cela aurait dû lui assurer un avenir radieux ; mais il a vu qu'elle était prête à abandonner ce même avenir pour aller se terrer à la campagne. Elle avait, lui semblait-il, vu assez de la nature humaine et du monde, s'en retirer quelques années ne lui ferait pas de mal. Elle s'était mise à penser qu'elle était trop vieille et trop sage pour une jeune fille de son âge, mais surtout, que d'autres pensaient de même. Fine observatrice de la vie et des mœurs, elle avait considéré toutes ses options avant de décider que ses conclusions seraient plus justes si elle se basait sur son comportement et ses valeurs. Elle devenait, disait-elle, trop détachée, trop critique, trop intelligente, trop contemplative, trop rationnelle. Il ne seyait pas à une femme d'être rationnelle. La compagnie de la nature, du vaste ciel et de la forêt ancestrale ralentirait sûrement son développement intellectuel excessif. Elle passerait son temps dans les champs à vivre de ses sentiments, de son bon sens, et de la lecture édifiante des livres de la bibliothèque d'Herbert.

Elle trouva son frère très coquettement logé à quelques kilomètres du village le plus proche, et à quelques dizaines d'un autre, siège d'une petite université où il enseignait une fois par semaine. Elle l'avait si peu vu ces dernières années qu'il lui faudrait presque refaire sa connaissance ; mais cela se fit très vite. Herbert Moore était le plus simple et le plus patient des hommes et le plus patient et le plus délicat des élèves. Il se faisait une image floue d'Adela comme une jeune femme aux plaisirs extravagants, qui envahirait sa maison avec une cohorte d'amis débauchés.

Ce n'est qu'après six mois de vie commune qu'il découvrit que sa sœur était un idéal de patience et de douceur. Six mois plus tard, Adela avait recouvré une jeunesse et une naïveté délicieuses. Son frère lui apprit à randonner (ou plutôt à grimper, car il y avait un bon nombre de collines escarpées aux alentours), à monter à cheval et à herboriser. Un an s'était écoulé lorsqu'elle reçut, en août, la visite

d'une vieille amie, une jeune fille de son âge qui avait passé le mois de juillet dans une station balnéaire et qui était sur le point de se marier. Adela craignait depuis peu avoir sombré dans une rusticité irrévocable et avoir perdu son aisance en société, qui l'avait tant distinguée auparavant ; mais une semaine en tête à tête avec son amie suffit à la rassurer. Ni ce qu'elle avait craint, ni ce qu'elle avait espéré oublier ne l'avait quittée. Pour cette raison, et pour d'autres, le départ de son amie la laissa morose. Elle se sentait seule, et même un peu vieille. C'était une illusion perdue de plus. Laura B, pour qui, un an plus tôt, elle avait une véritable estime, lui semblait à présent une petite personne tout à fait creuse qui parlait de son amant avec une désinvolture presque indécente.

Pendant ce temps, le mois de septembre s'écoulait lentement. Un matin, Mr. Moore petit-déjeuna en vitesse et partit prendre le train vers S. pour assister à un colloque scientifique qui, avait-il dit, le libérerait peut-être dans l'après-midi, assez tôt pour qu'il soit rentré pour le dîner, mais pourrait également durer jusqu'au soir. C'était l'une des premières fois depuis l'exil campagnard d'Adela qu'elle se trouvait seule pendant plusieurs heures. Certes, son frère était si discret que sa présence était souvent imperceptible ; mais à présent qu'il était parti, elle se sentait étrangement libre. C'était comme si elle était retournée en enfance, à un de ces matins infinis où on l'avait abandonnée suite à quelque catastrophe domestique. Que faire ? se demanda-t-elle, riant presque. C'était une belle journée pour travailler, mais une journée plus belle encore pour jouer. Et si elle se rendait en ville pour honorer enfin des promesses de visites ? Et si elle allait en cuisine pour s'essayer à la confection d'un pudding pour le dîner ? Elle était tiraillée par une délicieuse envie de faire quelque chose d'interdit, de jouer avec le feu, de découvrir quelque chambre de Barbe-Bleue. Mais le pauvre Herbert n'avait rien d'un Barbe-Bleue. Elle aurait pu brûler sa maison sans qu'il lui demande quoi que ce soit en échange. Adela sortit dans la véranda et s'assit

sur les marches d'où elle contempla la campagne. C'était le dernier jour d'été. Le ciel était d'un bleu évanescant ; les collines boisées prenaient les couleurs moribondes de l'automne ; le grand bosquet de pins derrière la maison semblait avoir emprisonné des vents courroucés. Lorsqu'Adela regarda la route qui menait au village, il lui vint à l'esprit qu'elle pourrait avoir de la visite, et elle était de si bonne humeur qu'elle se sentait même encline à discuter avec un de ses voisins campagnards. Le soleil se levait. Elle rentra et monta au premier étage, où elle s'installa à un oriel avec de la broderie. Ainsi cachée derrière les voilages et le lierre de la façade, elle pouvait observer l'entrée principale de la maison en toute impunité. Tout en brodant, elle regardait la route avec la conviction grandissante qu'elle était destinée à recevoir un visiteur. Il faisait chaud, mais pas trop ; une pluie légère la nuit précédente avait lavé la poussière sur la route. Dès le premier jour, les nouveaux amis d'Adela s'étaient plaints qu'elle était trop rapide à accorder ses faveurs. Non seulement n'avait-elle pas formé d'amitiés, mais elle n'avait pas choisi de favoris. Cela ne l'empêchait pas d'attendre quelque chose en particulier, nichée ainsi dans son alcôve. Elle avait rapidement décidé que les besoins du moment ne pourraient être satisfaits que par l'arrivée d'un visiteur masculin et, puisque son carnet d'adresses était pour l'instant limité à un seul nom (grâce à l'indifférence diplomatique qu'elle cultivait envers la jeunesse dorée du canton depuis son arrivée), elle pensa immédiatement à celui qui portait ce nom : Mr. Madison Perkins, le pasteur unitaire. Si cette histoire n'était pas celle de Miss Moore, mais de Mr. Perkins, on pourrait aisément la résumer au simple fait qu'il était profondément amoureux de notre héroïne. Bien qu'elle fût d'une confession différente de la sienne, un de ses sermons, auquel elle avait prêté une oreille tolérante, lui avait tant plu que lorsqu'elle l'avait rencontré quelque temps après, elle l'avait accueilli avec ce qu'elle considérait être une question de doctrine assez épineuse ; ce à quoi il avait proposé, évitant gracieusement de répondre, de

lui rendre visite afin de discuter de ses « questionnements ». Ce bref entretien avait assuré une place de choix à Adela dans le cœur du jeune pasteur, et cette place avait été embellie par chacune des demi-douzaines d'occasions suivantes qu'il avait arrangées pour la voir. Toutefois, il serait juste d'ajouter que si Mr. Perkins avait donné son cœur à Adela, elle ne lui avait pas donné le sien. C'était tout simplement un jeune homme respectable qui se trouvait être le compagnon le plus sympathique des environs à ce moment-là. À vingt-cinq ans, Adela avait à la fois un passé et un avenir, et M. Perkins était à la fois un écho de l'un et une vision de l'autre.

C'est pourquoi, en fin de matinée, lorsqu'Adela aperçut au loin un homme marcher au bord de la route en balançant sa canne, elle sourit avec une certaine complaisance ; mais son sourire ne s'était pas effacé qu'elle prit conscience d'une accélération fort ridicule des battements de son cœur. Elle se leva, furieuse d'être si facilement émue, et resta immobile un instant, presque prête à se renier elle-même. Elle regarda à nouveau la route. Son ami s'était rapproché ; plus il s'avançait, plus il lui semblait, oh ! que ce n'était pas son ami. Quelques instants plus tard, elle n'avait plus aucun doute : ce gentilhomme était un inconnu. Devant la maison se trouvait un orme majestueux près duquel la route se séparait en trois. L'inconnu, qui arrivait de face, s'arrêta devant l'arbre comme pour vérifier son chemin avant de poursuivre tout droit d'un pas décidé. Adela, invisible, vit que c'était un homme jeune et bien fait, avec une barbe et un chapeau de paille. Becky, la bonne, arriva à point nommé avec une carte de visite sur laquelle était assez grossièrement inscrit au crayon :

Thomas Ludlow,
New York.

Adela la retourna et reconnut une carte prise dans le panier sur la table de son salon, celle d'un Mr. Madison Perkins dont le nom, imprimé sur l'endroit, avait été raturé.

« Il m'a dit de vous donner ça, madame, dit Becky. Il s'est servi dans le plateau. »

« A-t-il demandé à me voir spécifiquement ? »

« Non, madame. Il voulait voir Mr. Moore. Quand je lui ai dit que Mr. Moore était parti, il a demandé à voir sa famille. Je lui ai dit que vous étiez toute sa famille, madame.

« Très bien, dit Adela. Je vais descendre. »

Mais nous lui prions de nous excuser en la précédant de quelques pas.

Tom Ludlow, comme l'appelaient ses amis, était un jeune homme de vingt-huit ans, au sujet duquel les avis divergeaient ; car d'aussi loin qu'on le connaisse (ce qui n'était pas bien loin) il était à la fois le plus aimé et le plus haï des hommes. Né dans les strates les plus basses de la société new-yorkaise, il était encore légèrement enraciné, si l'on veut, à sa terre natale. La rusticité certaine de ses manières et de son apparence trahissait son appartenance à la masse laborieuse. Cela dit, il restait assez bel homme ; une silhouette moyenne et agile, un visage si bien formé qu'il en devenait beau, des yeux curieux et vifs et une grande bouche virile faisaient toute sa beauté. Lâché dans le monde au plus jeune âge, il avait enchaîné les professions dans sa quête de subsistance et avait trouvé que chaque chose était aussi difficile qu'une autre, et on aurait pu voir une manifestation physique de cette douce assurance dans le regard presque agressivement satisfait qu'il portait sur tout, y compris lui-même. C'était un homme plein de volonté et de qualités, mais il était difficile de savoir s'il avait un trop-plein de sentiments. On l'appréciait pour sa franchise, sa bonne humeur, son intégrité et sa serviabilité à toute épreuve ; on le méprisait pour les mêmes raisons formulées différemment, pour son insolence donc, son optimisme naïf et sa soif inhumaine de savoir. Quand ses amis soulignaient son air noble et désintéressé, ses ennemis se hâtaient de répliquer qu'il est bien beau de s'ignorer et de se rabaisser dans sa quête de savoir, mais que c'est avoir trop

de zèle que de réprimer le reste de l'humanité. Heureusement pour Ludlow, l'écoute n'était pas son fort, et même si c'eût été le cas, il avait la peau dure d'un homme du peuple, ce qui lui garantissait une certaine stabilité de caractère. Il nous faut cependant ajouter que si, comme tout bon démocrate, il était tout à fait insensible, il était aussi extrêmement fier, comme tout bon démocrate. Son goût prononcé pour les sciences naturelles, qu'il avait depuis toujours, l'avait récemment mené à la paléontologie, branche qu'étudiait Herbert Moore ; et c'était pour traiter de ce sujet qu'il était venu le voir après une brève correspondance.

Voyant Adela s'approcher, il la salua d'une courbette depuis la fenêtre d'où il contemplait la pelouse. Elle lui rendit son salut.

« Vous devez être Miss Moore », dit Ludlow.

« Miss Moore », acquiesça Adela.

« Je m'excuse de vous déranger ainsi, mais comme je suis venu de loin pour parler affaires avec Mr. Moore, je me suis dit que je pourrais au moins essayer de demander à l'État-Major comment le contacter, sinon de vous laisser un message pour lui. »

Il accompagna ces mots d'un sourire auquel Adela était destinée à succomber (terme qui j'espère décrit correctement les sentiments qui l'animèrent en réponse).

« Nul besoin de vous excuser, je vous assure, dit-elle. Chez nous, à la campagne, on ne compte pas une telle chose comme une intrusion. Je vous en prie, asseyez-vous. Mon frère est parti ce matin même et devrait être de retour cet après-midi. »

« Cet après-midi ? Très bien. Dans ce cas, je crois bien que je vais l'attendre. Quel idiot de ne pas avoir annoncé ma visite ! Mais j'ai passé tout l'été en ville, et je serai bien aise de tirer des vacances de cette situation. J'aime énormément la campagne, et je n'en profite que très rarement. »

« Il se peut que mon frère ne rentre pas avant ce soir, dit Adela. Il n'était pas certain. Vous pourriez le rejoindre à S. »

Ludlow réfléchit un instant, les yeux rivés sur son hôte.

« S'il revient dans l'après-midi, à quelle heure sera-t-il de retour ? »

« Quinze heures. »

« Mon train repart à seize heures. Disons qu'il mette un quart d'heure à venir de la ville et que je mette un quart d'heure à y aller (à condition qu'il veuille bien me prêter son véhicule) : cela me laisserait une demi-heure pour le voir. Nous aurions peu de temps pour discuter, mais je pourrais lui poser les questions essentielles. Je voudrais surtout lui demander quelques lettres. Il me semble qu'il serait dommage de faire deux trajets superflus (enfin, peut-être superflus) d'une heure chacun, car je devrais probablement revenir avec lui. Qu'en pensez-vous ? » demanda-t-il très sincèrement.

« Je vous fais confiance, dit Adela. Je n'aime pas particulièrement faire le trajet vers S., même quand c'est absolument nécessaire. »

« Je comprends ; de plus, il fait un temps parfait pour une longue promenade dans les champs. Voilà quelque chose que je n'ai pas fait depuis des lustres. Je reste. »

Et il posa son chapeau à ses pieds.

« Maintenant que j'y pense, dit Adela, je crains que le train n'arrive plus tard et ne vous laisse que très peu de temps avant que mon frère ne reparte. Vous pourriez toujours le convaincre de rester jusqu'au soir. »

« Mon Dieu ! Je ne ferais jamais ça. Ce serait extrêmement gênant pour lui. De toute façon, je n'aurais pas le temps, et je préfère toujours rencontrer les gens chez eux, ou chez moi ; du moins les gens que j'estime, et j'ai énormément d'estime pour votre frère, Miss Moore. Quand deux hommes se rencontrent à mi-parcours, ni l'un ni l'autre ne se sent à l'aise. De plus, quelle jolie maison vous avez là ! » poursuivit Ludlow en regardant autour de lui.

« C'est une très jolie maison, en effet », acquiesça Adela.

Ludlow se leva et alla à la fenêtre.

« Je veux admirer la vue, dit-il. Elle est superbe, en effet. Vous devez

être la plus heureuse des femmes, Miss Moore, à vivre devant un tel paysage. »

« Oui, si un beau paysage suffit au bonheur, je devrais être heureuse. » Adela fut soulagée de se relever et de se tenir de l'autre côté de la table, devant la fenêtre.

« Vous ne pensez pas que ce soit le cas ? demanda Ludlow en se retournant vers elle. Mais j'ai peut-être tort : après tout, un paysage disgracieux ne rend pas forcément malheureux. Cela fait un an que je travaille dans l'une des ruelles les plus étroites, les plus sombres, les plus crasseuses et les plus agitées de New York, avec pour seule vue des briques rougeâtres et des caniveaux boueux. Mais je suis loin de pouvoir me dire misérable. J'aurais aimé l'être. Peut-être que vous m'auriez accordé votre faveur. »

Il était adossé aux volets, les bras croisés, le rideau tiré, et la lumière du matin se mêla à son rire généreux pour illuminer son visage, qu'il avait très agréable, comme le découvrit Adela. Celle-ci jouait avec un coupe-papier qu'elle avait pris sur le bureau, dans l'ombre des voilages.

« Peu m'importe ce qu'il est, se dit-elle, il m'a l'air honnête. Ce n'est peut-être pas un gentilhomme, mais ce n'est pas un idiot non plus. » Elle le regarda droit dans les yeux pendant un instant.

« Quelle faveur espérez-vous de moi ? » demanda-t-elle sur un ton brusque dont elle avait douloureusement conscience. « Veut-il que nous soyons amis, pensa-t-elle, ou est-ce tout simplement un compliment vulgaire ? C'est de mauvais goût dans les deux cas, mais surtout dans le deuxième. » Mais son invité avait déjà répondu à sa question.

« La faveur que j'espère ? Eh bien, j'espère en avoir plus d'une. » À ces mots, Ludlow rougit de sa propre audace. Adela, elle, resta de marbre. « Je crains qu'il vous faille tirer le maximum de celle-ci », dit-elle avec un petit rire.

« Pas de problème, c'est ma spécialité », dit Ludlow qui rougit de plus belle et partit d'un grand rire viril.

Adela jeta un coup d'œil à la pendule sur la cheminée. Elle était curieuse de savoir depuis combien de temps elle avait fait la connaissance de cet intrus si désinvolte avec qui elle échangeait tout d'un coup des mots d'esprit. Cela faisait environ huit minutes qu'elle l'avait rencontré.

Ludlow avait remarqué son geste.

« Mais je vous dérange, je vous empêche de vaquer à vos occupations, dit-il en attrapant son chapeau. Je vais devoir vous souhaiter une bonne journée. »

Adela ne bougea pas du bureau et se contenta de regarder Ludlow traverser la pièce. Si l'on devait exprimer un sentiment des plus complexes en termes simples, elle regrettait de le voir partir. Elle se doutait qu'il devait regretter de partir, lui aussi. Cependant, elle avait beau avoir conscience de ses sentiments, elle ne perdit en rien son sang-froid. À vrai dire (et avec tout le respect du monde), Adela était un vieux singe. Elle était, certes, modeste, honnête et sage ; mais son passé (dont nous avons parlé plus tôt), dans lequel les visites matinales de nombreux goujats avaient joué un rôle non négligeable, l'avait fait passer maître dans l'art d'esquiver, si l'on peut dire, ces messieurs. C'est pourquoi elle était présentement moins irritée envers son compagnon que surprise par ses propres bonnes grâces, pourtant indéniables. Elle se demanda si elle était en train de rêver. Elle regarda par la fenêtre, puis se tourna vers Ludlow qui l'observait, chapeau et canne à la main. Devrait-elle le prier de rester ? « Il est bien franc, se dit-elle. Pourquoi ne serais-je pas franche aussi, pour une fois ? »

« Je suis désolée de vous voir aussi pressé », dit-elle à voix haute.

« Je ne suis pas pressé », répondit-il. Adela se tourna à nouveau vers la fenêtre, puis en direction des collines. Il y eut une courte pause.

« Je croyais que c'était vous qui étiez pressée », dit Ludlow.

Adela lui lança un de ses regards.

« Vous pouvez rester aussi longtemps que vous le souhaitez : mon

frère serait ravi. Il voudrait que je vous offre le peu d'hospitalité dont je suis capable. »

« Je vous en prie, offrez donc. »

« Voilà qui sera simple. Voici le salon, et là-bas, au fond du couloir, vous trouverez le bureau de mon frère. Peut-être aimeriez-vous voir ses livres et ses collections ? Je n'y connais rien et serais un piètre guide, mais vous êtes libre d'entrer et d'examiner à votre guise ce qui pourrait vous intéresser. »

« J'imagine que ce ne serait là qu'une autre façon de vous dire adieu. »

« Pour le moment, oui. »

« Mais j'hésite à prendre les libertés que vous me prescrivez avec les trésors de votre frère... »

« Que je vous prescris, monsieur ? Je ne vous prescris rien. »

« Mais si je refuse de pénétrer dans le saint des saints de Mr. Moore, quelle alternative me reste-t-il ? »

« La seule alternative qui vous restera sera de créer la vôtre. »

« Je crois vous avoir entendu mentionner le salon. Et si je choisissais cette option ? »

« Comme il vous plaira. Voici quelques livres, et je peux vous apporter des magazines si vous le souhaitez. Puis-je vous être utile d'une autre manière ? Votre marche vous a-t-elle fatigué ? Voulez-vous un verre de vin ? »

« Fatigué par ma marche ? Pas vraiment, non. Vous êtes bien aimable, mais je n'ai pas envie d'un verre de vin pour l'instant. Pas la peine d'aller chercher des magazines non plus : je ne suis pas d'humeur à lire. »

Ludlow tira sa montre de sa poche et la compara à l'horloge.

« Je crains bien que votre horloge soit en avance. »

« C'est très probable, en effet », répondit Adela.

« D'une dizaine de minutes environ. Eh bien, je suppose que je ferais bien de me mettre en route. »

Il tendit la main à Adela qui lui donna la sienne.

« C'est un jour de rêve pour une longue promenade », dit-elle. Pour toute réponse, Ludlow lui serra la main. Il s'avança lentement vers la porte, suivi de loin par Adela. « Pauvre homme ! » se dit-elle. Le bois ouvragé de la porte laissait passer une lumière froide et crépusculaire qui donnait un air pâle à Adela. Ludlow poussa les battants à bout de canne. Ils s'ouvrirent sur un paysage profond et lumineux, encadré par les piliers de la véranda, qui s'étendait à perte de vue. Il s'arrêta sur le pas de la porte, en balançant sa canne. « J'espère ne pas me perdre », dit-il. « J'espère que non. Mon frère ne me le pardonnerait jamais. » Ludlow fronçait les sourcils, mais il s'efforça de sourire. « Quand pourrai-je revenir ? » lança-t-il soudainement. Adela ne put répondre qu'à voix basse, en murmurant presque. « Quand vous voudrez », répondit-elle. Le jeune homme se retourna dans la lumière de la porte et plongea ses yeux dans ceux d'Adela, qui avait le visage illuminé à présent. « Miss Moore, dit-il, c'est à contre-cœur que je vous quitte. »

Les questions se bousculaient dans la tête d'Adela. Et s'il restait ? Dans ces circonstances, c'eût été une véritable aventure ; mais était-ce toujours une mauvaise idée d'avoir une aventure ? Elle seule pouvait en décider. Elle seule était maîtresse de son destin, et qui plus est, une juste maîtresse. Pourquoi ne ferait-elle pas preuve de générosité, pour une fois ? Le lecteur aura remarqué la récurrence de cette expression salvatrice, « pour une fois », dans les méditations d'Adela. C'était bien simple : ce matin-là, elle s'était levée d'humeur romantique, l'esprit prêt à être captivé. À présent qu'un phénomène captivant s'était présenté à elle, qu'il se tenait devant elle sous forme humaine, ou plutôt masculine, avide de réciprocité, devait-elle vraiment s'opposer au destin et ses tours ? C'eût été malheureux, car elle aurait méchamment insulté, ce faisant, la nature humaine. Une certaine honnêteté se dégageait de l'homme face à elle : n'était-

ce pas suffisant ? Il n'était pas ce qu'Adela avait coutume d'appeler un gentilhomme. Cette certitude l'avait assaillie, mais elle choisit de n'y prêter aucune attention. « J'ai vu (conclut-elle donc) tout ce que peuvent m'apporter les gentilshommes : essayons donc autre chose. » « Je ne vois pas pourquoi vous devriez partir aussi vite, M. Ludlow », lui dit-elle.

« Je crois bien, s'écria-t-il, que ce serait été la pire erreur que je n'aurais jamais commise. »

« Je crois que ce serait fort dommage », dit Adela avec un sourire. « Allez-vous m'inviter à nouveau dans votre salon ? Je viens pour vous voir, vous savez. Avant cela, je venais voir votre frère : c'est aussi simple que ça. Nous sommes de vieux amis. Notre seul point commun est votre frère, ce qui est déjà beaucoup. Est-ce que c'est tout ? »

« Choisissez la théorie qui vous convient le mieux. Selon moi, cette affaire est d'une remarquable simplicité. »

« Oh, mais je ne voudrais pas qu'elle soit trop simple », dit Ludlow avec un grand sourire.

« Comme vous voudrez. »

Ludlow s'adossa contre la porte.

« Vous êtes trop bonne avec moi, Miss Moore. Je suis à votre merci ; je suis à vous, faites de moi ce que vous voudrez. Je ne puis m'empêcher de penser à ce qu'aurait été mon destin si je ne vous avais pas rencontrée. Il y a un quart d'heure, j'ignorais votre existence même : vous n'étiez pas dans mon programme. Je n'avais aucune idée que votre frère avait une sœur. Quand votre serviteur a parlé d'une « Miss Moore », je vous jure que je m'attendais à quelque chose d'assez âgé ; quelque chose de vénérable ; une vieille femme toute raide qui dirait « tout à fait » et « très bien, monsieur » et qui m'aurait laissé passer le reste de la matinée avachi sur une chaise devant l'hôtel. Cela prouve que nous sommes bien idiots, à essayer de prédire l'avenir. »

« Nous ne devons pas laisser notre imagination nous entraîner dans tous les sens », dit Adela.

« De l'imagination ? Je ne pense pas en avoir, répondit Ludlow. Non, madame, je vis dans l'instant présent. J'organise mes journées d'heure en heure — ou du moins, je le ferai à l'avenir. »

« Je vous trouve très sage, dit Adela. Et si vous deviez organiser un programme pour l'heure à venir, que ferions-nous ? Quel dommage de passer une si belle matinée enfermés. L'été tire à sa fin. Nous devrions en célébrer le dernier jour. Que diriez-vous d'une promenade ? »

Adela avait décidé que la seule manière de réconcilier ses faveurs et sa dignité était de jouer à l'hôtesse parfaite. Elle avait pris sa décision et joua son rôle avec grâce et naturel. C'était le seul rôle possible pour elle, mais il ne gâchait pas pour autant ces sentiments délicats dont sa nouvelle expérience semblait chargée. Il semblait simplement les rendre plus légitimes. Une romance partie sur des bases aussi classiques ne ferait de mal à personne.

« Une promenade me ferait le plus grand plaisir, dit Ludlow. Une promenade où l'on fait une halte à la fin. »

« Eh bien, dit Adela, si vous consentez à faire une halte au tout début, je serai à vous dans quelques instants. »

Lorsqu'elle revint avec son châle et son petit chapeau, elle trouva son ami assis sur les marches de la véranda. Il se leva et lui donna une carte.

« Pendant votre absence, on m'a dit de vous donner ceci, » dit-il. Adela eut le regret d'y lire le nom de Mr. Madison Perkins.

« Il était ici ? demanda-t-elle. Pourquoi n'est-il pas entré ? »

« Je lui ai dit que vous étiez sortie. Si c'était faux à ce moment-là, c'eût été si bientôt vrai qu'il valait mieux ne pas prendre en compte le petit laps de temps qui restait. Comme j'avais l'air d'être ici chez moi, il m'a adressé la parole, mais j'avoue qu'il m'a regardé comme s'il doutait de mon honnêteté. Il ne savait pas s'il devait me donner son nom ou s'il devait le laisser sous cette forme sur la table de l'entrée. Je pense qu'il voulait faire savoir ses doutes sur ma personne,

car il se dirigeait assez tristement vers la table lorsque, craignant qu'il découvre la vérité en chair et en os s'il entraît dans la maison, je l'ai informé fort jovialement que je me chargerais de sa petite livraison. »

« Mr. Ludlow, je trouve étrange que vous soyez si peu scrupuleux. Comment pouviez-vous savoir que Mr. Perkins n'était pas venu pour une affaire urgente ? »

« Je ne le savais pas ; mais je savais qu'elle ne pourrait pas être plus urgente que la mienne. Vous aurez beau essayer, Miss Moore, vous ne trouverez rien pour m'accuser. Je ne suis qu'un homme ; il aurait fallu être un héros pour laisser entrer ce charmant jeune homme. »

Adela connaissait un endroit isolé, qui lui semblait être au beau milieu des prés, auquel elle proposa présentement de mener son ami. L'idée était de se rendre dans un lieu ni trop proche, ni trop éloigné, et d'adopter un pas ni trop rapide, ni trop lent. Cependant, bien que le joyeux vallon d'Adela fût à cinq bons kilomètres et qu'ils aient parcouru la distance le plus lentement possible, leur arrivée à la barrière qu'Adela avait l'habitude de franchir pour entrer dans les champs sembla des plus abruptes. Une fois en route, elle se sentit soudain persuadée qu'une aventure si profondément innocente que celle à laquelle elle s'était laissée aller ne pouvait pas mal finir, et qu'il ne pouvait y avoir aucune mauvaise pensée dans un esprit aussi sensible à l'influence sacrée de la Nature et à la mélancolie de l'automne naissant que celui de son compagnon. Un homme animé d'un réel amour pour les enfants est certain d'inspirer confiance aux jeunes femmes ; il en est de même, bien qu'à un degré moindre, de l'homme sensible aux beautés simples d'un banal paysage de Nouvelle-Angleterre, qui peut raisonnablement trouver une place dans l'estime des filles du pays. Adela était fine observatrice des nuages, des arbres et des ruisseaux, des sons, des couleurs, des échos et des reflets natifs à sa région d'adoption ; elle était réellement ravie de voir Ludlow apprécier ces modestes

objets à leur juste valeur. Mais ce plaisir, aussi fort qu'il fût, devait se mesurer à la dépression des sens qu'il est naturel d'avoir pour un homme qui a passé l'été enfermé dans un laboratoire fétide au cœur d'une grande ville, et à un sentiment moins matériel — celui qu'Adela était une jeune femme délicieuse. Il utilisa néanmoins son talent naturel de beau parleur pour célébrer ses impressions par un torrent de mots gai et éloquent. Adela trancha qu'il était décidément un compagnon idéal pour le grand air. C'était un homme qui userait, abuserait même, du vaste horizon et des voûtes majestueuses de la Nature. La liberté dans ses gestes, le riche ton de sa voix, la vivacité de son regard ; de toute sa personne ; semblaient appeler à la nécessaire destruction de toutes les barrières de ce monde. Après avoir franchi le portique, ils marchèrent à travers champs dans l'herbe haute jusqu'à ce que le terrain s'élève et que la roche perce le sol ; c'est alors qu'ils atteignirent un vaste plateau, couvert de rochers et de buissons, qui s'effondrait d'un côté en une falaise abrupte, au pied de laquelle s'étendaient des champs et des marais jusqu'à la rivière en face. De l'autre, des bosquets éparpillés de pins et d'érables s'étoffaient petit à petit jusqu'à bleuir l'horizon d'une ligne boisée. On y trouvait le soleil comme l'ombre ; le vaste ciel comme le dôme chuchotant d'un cercle de pins. Adela mena Ludlow à un promontoire ensoleillé au milieu des roches, d'où l'on voyait le cours de la rivière, et qui était entouré d'un bosquet d'arbres qui donnerait un ton confidentiel à leur conversation. Cependant, l'éloquence étouffée des arbres fut rapidement inopportune, ce qui poussa Adela à commenter la grande mélancolie du phénomène.

« Il m'a toujours semblé, répondit Ludlow, que le vent dans les pins exprime assez bien le pressentiment que l'homme peut avoir d'un changement imminent, car c'est un changement lui-même. »

« Peut-être, dit Adela. Les pins n'arrêtent pas de murmurer, tout comme les hommes n'arrêtent pas de changer. »

« Oui, mais les arbres n'expriment ce changement que lorsqu'il y a quelqu'un pour les entendre ; plus précisément, quelqu'un qui sait que sa vie va changer. C'est en quoi ils sont très prophétiques. Longfellow l'a dit, le saviez-vous ? »

« Oui, je sais que Longfellow l'a dit. Mais vous semblez parler de votre propre expérience. »

« En effet. »

« Votre vie est-elle sur le point de changer ? »

« Oui, assez drastiquement. »

« Vous parlez comme un homme qui va se marier. »

« Divorcer, plutôt. Je pars en Europe. »

« Tiens donc ! Bientôt ? »

« Demain », répondit Ludlow après une courte pause.

« Oh ! dit Adela. Comme je vous envie ! »

Ludlow, assis, contemplait l'horizon au-delà de la falaise et jetait des cailloux dans la plaine : il remarqua que les deux exclamations de sa compagne n'avaient pas été dites sur le même ton. La première était nature, la deuxième, artifice. Il tourna son regard vers elle, mais elle avait tourné le sien vers l'horizon. Il se plongea alors dans ses pensées pour faire quelques instants le point sur sa situation. Lui, Tom Ludlow, un travailleur à la tête dure, sans argent, sans crédit, sans antécédent, qui s'entourait exclusivement de mâles vulgaires et qui n'avait jamais eu ni mère, ni sœur, ni amante bien élevée qui lui aurait permis d'accorder sa voix à l'oreille féminine ; qui s'était rarement rapproché ainsi d'une jeune femme irréprochable sans recevoir, dans le meilleur des cas, un « merci » mécanique qu'on dirait à un policier pour quelque service rendu ; lui se trouvait subitement embourbé dans une pastorale avec la jeune fille la plus noble des environs. Il se savait capable d'apprécier, bien entendu, la compagnie d'une telle femme (à condition, bien sûr, qu'elle ne soit pas sotte) ; mais comme des soucis plus sérieux le préoccupaient, il ne lui était jamais venu à l'esprit qu'il puisse obtenir une telle chose. Serait-il possible qu'il

possède cet ultime don, le don de plaire aux femmes auxquelles on veut plaire ? C'était relativement logique. Il avait fait bonne impression. Autrement, pourquoi donc une jeune fille si modeste et perspicace lui aurait-il si rapidement accordé ses bonnes grâces ? Lorsqu'il se rendit compte de la simplicité de sa trajectoire, Ludlow ressentit un petit frisson de satisfaction. « Tout cela revient, se dit-il, à ma vieille théorie : rien n'est jamais trop simple. Je n'ai usé d'aucun artifice. Je n'aurais jamais su par où commencer dans une telle entreprise. C'est mon ignorance des règles du jeu qui m'a été le plus utile. Les femmes ont beau aimer les gentilshommes, elles préfèrent les hommes. » C'était la petite touche de naturel dans le ton d'Adela qui l'avait poussé à réfléchir ; mais comparé à sa propre franchise, elle ne trahissait après tout aucune émotion déplacée. Ludlow avait accepté le fait qu'il pouvait aisément s'adapter à l'humeur vagabonde d'une femme cultivée à l'esprit profondément rationnel. Ce n'était pas le moment de pousser les limites trop loin. Il n'était pas du genre à être aveuglé par le succès, que ce soit celui-ci ou un autre. « Si Miss Moore, poursuivit-il, est assez sage (ou assez sott) pour m'apprécier tel que je suis pendant une demi-heure, je ne l'en empêcherai pas. Il est certain, ajouta-t-il en observant le profil intelligent de la jeune fille, qu'elle ne m'appréciera pas tel que je ne suis pas. » Mais il faut qu'une femme soit, Dieu merci ! bien plus intelligente que la moyenne, certainement plus qu'Adela ne l'était, pour qu'elle parvienne à protéger son bonheur d'un homme fort qui soit bon juge de son intelligence. C'était sûrement parce qu'il avait quelque notion de cette vérité que Ludlow, qui regardait toujours Adela, sentit naître en lui une tendresse virile. Je ne l'offenserais pour rien au monde, pensa-t-il. C'est alors qu'Adela sentit son regard sur elle et se retourna. Avant qu'il puisse s'en rendre compte, Ludlow avait répété à voix haute, « Miss Moore, je ne vous offenserais pour rien au monde. »

Adela le regarda un instant, avec un léger rouge aux joues bientôt remplacé par un sourire.

« Quelle terrible blessure êtes-vous sur le point de m'infliger ? » demanda-t-elle.

« Je ne vais rien vous infliger. C'est une simple référence au passé : à tout le déplaisir que j'aurais pu vous causer. »

« Pas besoin d'être si scrupuleux, Mr. Ludlow. Si vous m'aviez offensée, je n'aurais pas attendu que vous vous excusiez. Je ne vous aurais pas laissé arriver à cette conclusion en rêvant au soleil. »

« Qu'auriez-vous fait, alors ? »

« Ce que j'aurais fait ? Rien du tout. Vous ne pensiez tout de même pas que j'allais vous reprendre, ou vous rebuffer, ou que j'allais rétorquer quelque chose. J'aurais laissé l'affaire inachevée ; quelle affaire, je l'ignore. Demandez-vous ce que j'ai fait. Je suis sûre que je serais moi-même incapable de vous le dire, dit Adela avec une certaine intensité. Dans tous les cas, me voilà assise dans les champs avec vous, comme si vous étiez un ami de longue date. Pourquoi me parlez-vous d'offense ? »

Et (chose rare) Adela perdit le contrôle de sa voix, qui trembla légèrement.

« Quelle idée étrange ! Pourquoi diable m'offenseriez-vous ? Est-ce que je vous invite à le faire ? »

Elle rougissait à nouveau, et ses yeux brillaient. Elle ne se contrôlait plus : contrairement à son habitude, elle n'avait pas consulté sa préférence, juge strict et conservateur, avant de parler. Ses paroles venaient droit du cœur, un cœur plein qui s'était rempli depuis qu'ils avaient commencé leur promenade d'un sentiment presque passionné et que les quelques mots qui lui avaient apporté la nouvelle du départ de Ludlow avaient fait déborder. Libre au lecteur de nommer ce sentiment comme bon lui semble. Nous nous contenterons de dire qu'Adela avait joué avec le feu tant et si bien qu'elle s'était brûlée.

« Je vous trouve bien dure, Miss Moore, dit Ludlow. Un homme parle du mieux qu'il peut. »

Adela ne répondit rien. Elle garda la tête baissée quelques instants. Allait-elle crier haut et fort sa douleur ? Son âme blessée allait-elle impertinemment se mêler à leur petit groupe ? Non ! Nous retrouvons là notre héroïne contemplative et réservée. Elle devait encore jouer le rôle de la jeune femme idéale. De notre côté, nous trouvons difficile d'imaginer figure plus envoûtante que celle-ci dans ces circonstances ; si Adela avait été la plus accomplie des coquettes de ce monde, elle n'aurait pas pu adopter une expression plus juste que l'empreinte stoïque et languide de son visage.

Mais après avoir généreusement rendu hommage à la bienséance, elle se sentit libre de souffrir. Elle leva les yeux et adressa subitement à son compagnon cette injonction :

« Mr. Ludlow, parlez-moi de vous. »

Ludlow éclata de rire.

« Que voulez-vous que je vous dise ? »

« Tout. »

« Tout ? Vous me pardonnerez de ne pas être aussi sot. Mais c'est une requête délicieuse que vous me faites là. Je suppose que je devrais rougir et hésiter, mais je n'ai jamais su rougir ou hésiter au bon moment. »

« Très bien, voilà déjà une chose sur vous. Continuez. Commencez par le commencement. »

« Voyons voir. Vous connaissez déjà mon nom. J'ai vingt-huit ans. »

« Vous commencez par la fin », dit Adela.

« Vous ne voulez tout de même pas entendre le récit de mon enfance. J'imagine avoir été un bébé très gros, très bruyant et très laid ; ce qu'on appelle un « enfant superbe ». Mes parents étaient pauvres, et honnêtes, bien entendu. Ils appartenaient à une classe, ou une « sphère », comme vous devez le dire, très différente de tout ce que vous devez connaître. C'étaient des travailleurs. Mon père était un petit pharmacien, et je pense que ma mère ne rechignait pas le travail manuel quand il fallait arrondir les fins de mois. Je

ne me souviens pas d'elle, mais je suis sûr que c'était une bonne femme de bon sens. Parfois, je la sens jusque dans mes tendons. J'ai travaillé toute ma vie, et je suis bon travailleur, croyez-moi. Je suis assez impatient, comme j'imagine l'être votre frère, bien que je sois plus patient que vous pourriez le penser, mais j'ai du cran. Si vous me trouvez trop égoïste, rappelez-vous que c'est vous qui avez commencé. Je ne sais pas si je suis intelligent, et je m'en fiche : ce mot n'est utilisé que par ceux qui manquent d'esprit pratique. Mais j'ai un esprit clair, curieux et enthousiaste. Voilà pour moi. Je ne sais rien de mon caractère. Je me doute que je dois être un type assez bien. Je ne sais pas si je suis grave ou gai, rieur ou sérieux. Je ne sais pas si j'ai l'humeur instable ou égale. Je ne crois pas que je sois « noble ». J'aime à croire que je suis assez sympathique parce que je ne suis pas nerveux. Cela ne me surprendrait pas d'apprendre que je suis prodigieusement vaniteux, mais je crains que cette découverte ne changerait pas grand-chose. Il est incroyablement difficile de me rabaisser, vous savez. Oh, si vous me connaissiez, vous me prendriez pour une grande brute. Suis-je aimant ? Je l'ignore. Je sais que certaines personnes qui m'aiment beaucoup m'épuisent ; j'ai peur d'être ingrat. Bien sûr, en tant qu'homme qui parle à une femme, je ne peux rien faire d'autre que dire que je suis égoïste : mais je déteste parler de choses aussi abstraites. En termes plus positifs, je ne suis pas éduqué. Je parle très peu de latin et encore moins de grec. Mais je peux vous dire, en toute honnêteté, que j'ai lu avant tout un grand nombre de livres ; et j'ai une bonne mémoire, Dieu merci ! Et j'ai du goût, aussi. J'aime beaucoup la musique ; je dois reconnaître que j'ai moi-même une bonne voix ; et je ne suis pas du genre à être humilié quand on parle peinture. Est-ce que cela vous suffit ? Je sais bien que je suis incapable d'en venir au but. En somme, je suppose que je suis simplement un homme ordinaire, avec ses vertus et ses défauts. Je suis quelqu'un de profondément commun. »

« Vous dites-vous commun parce que vous pensez vraiment l'être, ou parce que vous avez été bêtement tenté de défigurer votre autoportrait assez flatteur au dernier moment ? »

« Je crois bien que je l'ignore. Vous avez été plus subtile avec cette simple question que j'ai pu l'être dans toutes mes affirmations. Vous, les femmes, vous êtes douées pour poser des questions pleines d'esprit. Je pense franchement être commun, mais je ne l'admettrais pas à n'importe qui. Mais vous, Miss Moore, qui êtes sous votre ombrelle aussi impartiale que Clio, je vous dois la vérité. Je ne suis pas un génie. Il me manque quelque chose ; une sorte d'ultime distinction ; nommez cela comme bon vous semble. De l'humilité, peut-être. Peut-être que Ruskin en parle quelque part. Peut-être que c'est de la patience, peut-être que c'est de l'imagination. Je suis vulgaire, Miss Moore. Je suis le vulgaire fils de vulgaires parents. J'utilise ce mot dans son sens le plus strict, bien sûr. Je vous devance, mais je vous laisse clefs en main. »

« Avez-vous des sœurs ? »

« Pas de sœur, ni de frère, ni de cousin, ni d'oncle, ni de tante. »

« Et vous partez en Europe demain ? »

« Demain, à dix heures. »

« Pour combien de temps ? »

« Aussi longtemps que possible. Cinq ans au plus. »

« Qu'allez-vous faire pendant ces cinq ans ? »

« Étudier. »

« Étudier, rien d'autre ? »

« Je pense que j'y reviendrai toujours. J'espère pouvoir profiter de mon voyage et contempler le monde en chemin. Mais je n'ai pas trop de temps à perdre : je me fais vieux. »

« Où allez-vous ? »

« À Berlin. Je voulais me procurer des lettres de recommandation de votre frère. »

« Avez-vous assez d'argent pour être à l'aise ? »

« À l'aise ? Non. Je suis pauvre. Je voyage grâce à une rentrée d'argent récente et inattendue : une vieille dette qui était due à mon père. Cela me suffira pour rejoindre l'Allemagne et vivre six mois. Après cela, je devrai gagner ma vie. »

« Êtes-vous heureux ? Satisfait ? »

« Pour le moment, je suis tout à fait à l'aise, merci. »

« Mais le serez-vous lorsque vous arriverez à Berlin ? »

« Je ne peux pas garantir d'être satisfait, mais je pense que je serai assez heureux. »

« Eh bien ! dit Adela, j'espère sincèrement que vous le serez. »

« Amen ! » répondit Ludlow.

Nous devons taire ce qui se dit ensuite. Le lecteur s'est vu donner la clef de la conversation entre nos deux amis ; il ne nous reste à dire qu'à partir de cette clef, la conversation se prolongea une demi-heure de plus. Plus le temps passait et plus Adela se voyait dériver loin de son point d'ancrage. Lorsqu'elle se poussa enfin à regarder sa montre et rappeler à son compagnon qu'il leur restait juste assez de temps pour rentrer avant l'arrivée de son frère, elle sut qu'elle était complètement à la dérive. Elle descendait la colline avec Ludlow quand elle sentit soudain une tentation irrésistible face à laquelle son instinct fut de fermer les yeux dans l'espoir qu'en les rouvrant, elle aurait disparu ; mais Adela décida qu'elle ne se laisserait pas congédier si facilement. Cette tentation l'importuna si bien qu'elle n'avait pas marché deux kilomètres avant d'y succomber, ou du moins de sceller une promesse par cet emballement du cœur qui accompagne les grandes résolutions. Ce petit sacrifice la laissa trop essoufflée pour bavarder et elle continua d'avancer la tête baissée et l'oreille attentive. Ludlow marchait au même rythme, sans avoir l'air de rien changer à sa posture habituelle, et il parlait aussi rapidement et aussi fort que lorsqu'ils étaient partis. Il s'aventura à parier que Mr. Moore ne serait pas rentré et demanda à Adela de faire passer un message

de regret plein d'humour. Elle avait commencé par se demander si l'approche de leur séparation avait fait naître en lui une tristesse au moins semblable à la sienne, celle qui lui cousait les lèvres et lui pesait au cœur ; à présent, elle n'était plus sûre que la déclaration hâtive de Ludlow d'être « vraiment désolé » suffise à écarter ses doutes. Il fit suivre cette déclaration d'un très joli résumé de la matinée et d'un sobre discours d'adieu qui, selon Adela, avait le bon goût d'être dénué de compliments superflus. Il était peut-être commun, mais il sortait du commun des mortels. Lorsqu'ils atteignirent la barrière du jardin, Adela jeta un œil aux alentours le cœur battant, cherchant quelque signe qui trahirait la présence de son frère. Elle avait l'impression qu'il ne serait que juste qu'il ne soit pas encore rentré. Elle entra en premier, et ne trouva ni son chapeau ni son manteau sur la table de l'entrée. Le seul objet qui s'y trouvait était la carte de Mr. Perkins qu'Adela avait posée là en partant. Tout ce que représentait ce petit ticket blanc semblait à des milliers de kilomètres de là. Le bureau vide de Mr. Moore confirma qu'il n'était pas revenu.

Adela retourna dans le salon. Ludlow se tenait devant la cheminée ; elle lui adressa un simple signe de tête. Ce faisant, elle vit son reflet dans le miroir. « J'ai vraiment fait du chemin », se dit-elle. Elle avait plus ou moins oublié le repos de la Vérité, mais il lui fallait encore s'en séparer complètement. C'est avec une hardiesse toute particulière qu'elle se prépara à tenir la promesse qu'on lui avait soutirée sur le chemin du retour. Elle sentait qu'elle ne relèverait aucun défi qui se présenterait à sa générosité avec autre chose que de l'enthousiasme. Malheureusement, sa générosité avait peu de chances d'être ainsi défiée. Elle avait toutefois la satisfaction de se dire que cette dernière était à ce moment même comme la pitié du Seigneur : infinie. Devrait-elle se contenter de la pitié de son ami ? ou bien devrait-elle rester dans cette délicieuse incertitude ? Mais comme Adela était loin de se consacrer entièrement à une quête

hédoniste, et que la perspective d'une souffrance naissante ne lui était pas désagréable, elle s'était résolue à obtenir l'information cruciale à son cas, bien que cela lui coûtât cher.

« Eh bien, il me reste très peu de temps, dit Ludlow. Je dois encore prendre mon dîner, payer, et me rendre à la gare. »

Il tendit la main.

Adela lui donna la sienne et le regarda dans les yeux.

« Vous êtes bien pressé », dit-elle.

« Ce n'est pas moi qui suis pressé. C'est ce foutu destin. C'est le train et le paquebot. »

« Si vous vouliez vraiment rester, le train et le paquebot importeraient peu. »

« C'est bien vrai. Mais est-ce que je veux vraiment rester ? »

« C'est ce que je vous demande. C'est tout ce que je veux savoir. »

« Vous posez des questions difficiles, Miss Moore. »

« Je veux qu'elles le soient. »

« Dans ce cas, vous êtes prête à répondre à d'autres, tout aussi difficiles. »

« Je ne sais pas si les deux vont de pair, mais oui, je le suis. »

« Dans ce cas, voulez-vous que je reste ? Je n'ai qu'à me débarrasser de mon chapeau, m'asseoir et me tourner les pouces pendant vingt minutes. Je rate mon train et mon bateau. Je reste aux États-Unis au lieu d'aller en Europe. »

« J'ai déjà pensé à tout cela. »

« Ce n'est pas très important. Il y a plaisir et plaisir. »

« Oui, surtout le premier. C'est très important. »

« Et vous me poussez à l'accepter ? »

« Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Voilà ce que je vous demande : si je vous invitais à rester, accepteriez-vous ? »

« Voilà qui simplifie énormément votre situation, Miss Moore. Que m'offrez-vous en échange ? »

« Je ne vous offre rien, monsieur. »

« Voilà qui en dit long. »

« Voyez-y ce que vous voulez. »

« Eh bien, vous êtes décidément une femme très intéressante, Miss Moore ; une femme charmante. »

« Pourquoi ne pas me déclarer « fascinante » tout de suite et me faire vos adieux ? »

« Je ne sais pas si je serais allé jusque-là, mais je refuse de vous donner une réponse qui vous donne un avantage sur moi. Demandez-moi, non, ordonnez-moi de rester, si cela vous chante, et je verrai ce que j'en pense. Allons, vous ne devez pas jouer ainsi avec l'esprit d'un homme. »

Il tenait toujours la main d'Adela ; ses yeux étaient toujours plongés dans les siens.

« Adieu, Mr. Ludlow, dit Adela. Dieu vous bénisse ! »

Elle était sur le point de retirer sa main, mais il tint bon.

« Sommes-nous amis ? » demanda-t-il.

Adela haussa les épaules.

« Amis de trois heures. »

Ludlow la regarda assez sévèrement.

« Nos adieux auraient difficilement pu être doux, dit-il, mais pourquoi tenez-vous tant à y mettre de l'amertume, Miss Moore ? »

« S'ils sont amers, pourquoi essayer d'y changer quelque chose ? »

« Parce que je n'aime pas l'amertume. »

Ludlow avait aperçu la vérité, cette même vérité que le lecteur a déjà aperçue. Il était à la fois intrigué et irrité. Il avait à la fois un cœur et une conscience. « Ce n'est pas ma faute », cria-t-il à la deuxième, sans être capable d'ajouter que ce n'était pas une histoire de faute mais de malchance. Laisser partir ce paquebot, c'eût été héroïque ; poétique ; chevaleresque même. Il se disait qu'il pourrait le faire s'il était suffisamment motivé ; la suggestion d'un fait aurait suffi. Mais ce qu'il avait était moins qu'un fait, c'était une idée, ou moins encore qu'une idée, une fantaisie. « Cette amourette est tout

à fait charmante telle qu'elle est, se dit-il. À quoi bon la gâcher ? C'est une jeune fille admirable. Cela me suffit de le savoir. » Il porta la main d'Adela à ses lèvres pour y déposer un baiser, la laissa retomber, ouvrit la porte et disparut par le portail du jardin.

C'était la fin du jour.